

Introduction

La planète est en danger. L'humanité avec elle. Il faut agir, changer. Ce triptyque extrêmement pesant fait désormais partie de notre quotidien. De nos consciences. Depuis quand ? Sommes-nous nés avec ? C'est pour répondre à ces questions que nous nous sommes lancés dans l'écriture de ce livre. Fruit d'un travail de documentation, de mise en perspective de l'actualité, il inscrit des souvenirs personnels dans une histoire plus large, celle de la conversion de notre société à la protection de l'environnement depuis ces trente ou quarante dernières années. Plus précisément, si l'on définit l'écologie comme une science, des pratiques et un discours particuliers sur l'environnement — pas forcément joints les uns aux autres, mais insistant tous sur la fragilité des équilibres, la finitude des ressources naturelles et au final sur la nécessité prioritaire de les protéger —, alors on peut dire que cet ouvrage est un essai de retour sur les sources de l'« écologisation » de nos esprits. Différentiée, partielle, conflictuelle, probablement réversible et toujours en devenir.

Les souvenirs évoqués pourront faire sourire, mais il ne fait pas de doute qu'ils parleront à une génération, celle qui est née dans les années 1970 et qui a le sentiment de vivre dans une société où l'environnement est devenu ce

autour de quoi tout s'organise ou devrait s'organiser, au moment où elle devenait adulte. L'écologie et la génération née dans les années 1970 sont en quelque sorte passées de l'enfance à l'adolescence et à l'âge adulte en même temps. C'est ce compagnonnage qui nous intéresse ici. Comment avons-nous traversé ensemble cette période, que certains présentent comme celle de la « normalisation » de la société française par rapport à l'écologie ?

Qu'il s'agisse du vote ou de la conscience des problèmes environnementaux, les philosophes Dominique Bourg et Alain Papaux (Bourg, Papaux, 2010) font en effet ce constat : alors que le pays se singularisait par la faiblesse de l'écologisme depuis 1980, il a opéré une « modernisation écologique », un rattrapage tardif mais extrêmement vif à partir de 2007, traduits dans les faits politiques par le rang accordé au ministre de l'Environnement et par l'organisation du Grenelle de l'environnement. À l'origine de ce tournant selon les auteurs : d'une part le changement de nature des problèmes, devenus globaux (changement climatique, érosion de la biodiversité) à mesure qu'ont cru la population et les activités humaines à l'échelle planétaire, d'autre part la conjonction de l'actualité internationale autour du rapport du GIEC et du film d'Al Gore, pessimistes, avec une dynamique nationale propre, autour de l'élection présidentielle et de la pression politico-médiatique de Nicolas Hulot. Par rapport à ce tableau, où nous nous interrogeons au passage sur la notion de normalisation (comme si, de

toute manière et presque naturellement devait s'imposer une conscience environnementale, et surtout cette forme là de consensus sur l'environnement), nous dirons trois choses.

La première est qu'il est indéniable que 2007 a marqué un tournant et que, du point de vue de la conscience environnementale, ce tournant a pesé lourdement : tout cela résultait d'un consensus des élites sur le diagnostic environnemental, et l'expression de ce consensus a certainement été un signal fort pour la société entière. La deuxième est que ce tournant ne s'expliquerait pas non plus sans la sensibilisation antérieure d'une génération précisément née autour des années 1970-1980, qui n'était pas en âge de s'exprimer au temps de ce qui apparaît comme les années blanches de l'écologie. La troisième enfin est que du film d'Al Gore aux indicateurs médiatisés du GIEC en passant par Nicolas Hulot et le Grenelle, il y a une dimension communicationnelle derrière ces changements, qui mérite réflexion. Dans quelle mesure notamment, la sensibilisation que nous évoquions plus haut a-t-elle relevé de processus de communication médiatisés ?

C'est sans doute triste à dire, mais ce ne sont pas comme pour Stéphane Hessel, qui reconnaît du reste la dimension générationnelle de cette problématique, la pensée d'Edgar Morin ou de Jacques Robin qui ont façonné, au fond, notre rapport à l'environnement (Hessel, 2011, 33-34), mais bien davantage, pêle-mêle, les coups d'éclat de Greenpeace, le dessin animé *Bibifoc*, l'Indien Raoni en visite à Paris aux côtés de

Sting (1989) et son appel télévisé à sauver la forêt amazonienne, les écologistes que nous avons toujours vus en politique, la peur de la vache folle, les grands distributeurs « engagés » contre les sacs plastiques, la promotion de l'essence sans plomb, les chansons, les photos de Yann Arthus-Bertrand, les films documentaires, les publicités vantant les produits plus respectueux de la planète. Nous en passons et des centaines d'autres *signes* avec lesquels nous avons grandi, qui font dans nos têtes un écheveau inextricable et naturalisent en quelque sorte la question environnementale : il est naturel qu'elle soit posée, elle n'est même plus une question, tout est égal. Cela a d'ailleurs maintenant un nom : le « développement durable ».

Quel est le problème ? Le problème est qu'on ne sait plus vraiment ni d'où on vient ni où on en est.

Le cercle familial, l'école, le milieu professionnel, la confrontation à la réalité de conflits environnementaux ou la socialisation politique ne s'imposent probablement pas spontanément à l'esprit de la plupart de nos concitoyens, en tout cas pas à celui des auteurs de ce livre, parmi les facteurs à l'origine de cette part d'adhésion, de cette conscience environnementale qui donne une grille d'interprétation à certains événements, guide certains de nos gestes, de plus en plus à vrai dire, qui peut nous faire sentir mal quand nous ne l'écoutons pas (oublier de trier, prendre l'avion... sacrilèges). Étrange sentiment d'inoculation. Dominique Bourg l'explique : il n'y a pas de « conscience spontanée » des problèmes d'environnement. Le citoyen « perçoit la

météo du jour mais il est insensible aux variations de la moyenne des températures sur une longue durée, ou au phénomène de raréfaction globale des ressources » (*Démocratie : le défi écologique*, 2010, 34). Certains se sont donc fait une mission de développer cette conscience. En même temps cette dernière nous pose question par la façon dont elle est en prise avec, pour ne pas dire prise en charge par, de multiples discours. Étrange sentiment de manipulation.

Ce livre est ainsi né du besoin personnel d'y voir plus clair dans le continent des discours, au sens large (écrits, paroles, images, labels, etc.), sur la protection de l'environnement, sur ce que Thierry Libaert appelle « la communication verte » (Libaert, 1992) et ses racines. Deux précautions intellectuelles s'imposent avant de commencer, au-delà de l'évidence que l'on ne pourra pas tout couvrir. La première est d'insister sur le fait que les discours ne sont et ne font pas tout, qu'ils ne vivent pas en dehors des sphères du quotidien rappelées plus haut, mais interagissent avec elles. Dans cette ligne, la seconde précaution tient bien sûr à la fragilité du passage du « nous » des auteurs au « nous » générationnel. C'est le b.a. ba des études sur la communication, la réception et l'appropriation d'un même message varient en fonction de l'âge, du sexe, du statut économique ou social, de la religion, de la mémoire, etc. Sans doute ne sommes-nous finalement représentatifs que d'une partie de cette génération dans la manière dont nous avons reçu, trié, interprété et d'une certaine façon appelé ou co-construit les messages.

D'autres ont vécu cette période fort différemment, singulièrement les enfants de la première « génération verte » de parents militants ou « pratiquants » revendiqués « écologistes » (Pronier, Le Seigneur, 1992).

Aussi avons-nous décidé de faire une place restreinte à ces fameux souvenirs renvoyant à une conversion communicationnelle à l'environnement, toute personnelle, pour éclairer avant tout les acteurs qui se tiennent derrière. Ces derniers nous les avons en partage, ils existent pour tous. En connaître l'histoire et l'actualité ne peut nuire à personne.

Nous avons réuni ces acteurs autour de quatre sources, qui formeront quatre chapitres. La première est l'écologie politique. La deuxième est la politique écologique, menée par les pouvoirs publics. La troisième est l'actualité environnementale, les informations qui disent parler d'environnement. La quatrième enfin est l'environnement comme produit de consommation de masse. Ce chapitre comprend l'environnement comme spectacle, mis en scène par des films et des documentaires à gros budget.

Mais pour commencer, dans un chapitre liminaire, nous nous posons la question de l'existence d'une inconscience environnementale généralisée qu'on pourrait supposer caractériser les générations précédentes au regard de notre présent hypermobilisé.

L'inconscience environnementale a-t-elle existé ?

Nos parents, nos grands-parents, nos arrière-grands-parents ont-ils été au mieux aveugles au pire irresponsables par rapport aux enjeux environnementaux ? C'est un peu l'image que renvoient les discours de l'écologie politique sur la course à la catastrophe, repris en quelque sorte par les études qui scrutent les évolutions contemporaines des rapports entre la société et les technosciences. Pointant l'émergence d'une société plus soucieuse depuis les années 1970 des risques inhérents aux activités humaines, ces travaux ont vite fait d'opposer une nouvelle « modernité réflexive », une forme de questionnement critique des futurs proposés par la science et l'industrie, à un avant où l'on ne doutait jamais de la force et des bienfaits du progrès (Beck, 1986).

Pourtant la réalité historique est toute différente. Jamais n'a existé la prétendue croyance aveugle en une science et une technologie au nom desquelles les hommes auraient fait fi de leur santé et de la nature. Les interrogations sur les incidences des activités humaines sur l'environnement, et en retour sur l'homme lui-même, sont bien ancrées dans le 19^e siècle, si ce n'est même dans le 18^e siècle.

Le naturaliste français Buffon évoque ainsi par exemple dans *Les Époques de la nature* les désastreuses conséquences d'une exploitation à courte vue de la planète, en 1778 déjà : « la condition la plus méprisante de l'espèce humaine n'est pas celle du sauvage mais celle de ces nations au quart policées qui de tout temps ont été de vrais fléaux de la nature [...], ces nations ne font que peser sur le globe sans soulager la terre, l'affamer sans la féconder, détruire sans édifier, tout user sans rien renouveler. »

Mais c'est vraiment au 19^e, avec les progrès inouïs de la connaissance scientifique et les débuts de l'industrialisation que la préoccupation environnementale s'affirme. Dans un numéro sur les « pensées vertes », la revue *Sciences humaines* a fait une galerie de portraits de ceux qui ont mis en garde leurs contemporains, rappelant à la fois la vitalité et la diversité des pensées pré-écologiques de l'époque. Revenons sur quelques-uns d'entre eux.

L'« écologie » n'existait encore pas, ni comme science, ce qu'elle fut d'abord — l'Allemand Ernst Haeckel (1834-1919) propose ce terme pour nommer la science des interactions entre les êtres vivants et leur environnement en 1866 —, ni comme pensée politique, ce qu'elle deviendra dans la seconde moitié du 20^e siècle, quand le Français Jean-Baptiste Lamarck écrivait, en 1820 : « l'homme par son égoïsme trop peu clairvoyant pour ses propres intérêts, par son penchant à jouir de tout ce qui est à sa disposition, en un mot par son insouciance pour l'avenir et pour ses semblables,